

À se fendre la poire

par Judith Lyon-Caen

Le rire, longtemps tenu pour instinctif, a une histoire. Elle s’emballe à l’ère démocratique, lorsque les sociétés s’industrialisent et se mondialisent. Les représentations que les nouveaux médias relaient partout forment alors une culture qui reflète les paradoxes de nos démocraties.

Recensé : Alain Vaillant, *La Civilisation du rire*, Paris, CNRS éditions, 2016.

Au milieu du XIX^e siècle, un romancier français aujourd’hui presque oublié, Paul de Kock, fit rire des dizaines de milliers de lecteurs à travers le monde. Ses romans étaient lus à Paris et en province, traduits et exportés du Brésil et des États-Unis à la Russie, en passant par l’Allemagne et l’Angleterre. Et l’on se riait des mésaventures et des ridicules de personnages terriblement parisiens, honorables bourgeois du Marais, « lorettes » de la rue des Martyrs, jeunes gens des beaux quartiers ou accortes grisettes. Les scènes de Paul de Kock, écrivait un critique de l’époque, vous forcent « trop souvent, malgré vous, à remuer les lèvres, à rire, à éclater, à vous rouler dans des transports frénétiques, selon que vous habitez le premier, le second, le troisième ou le quatrième étage ». Physiologie et sociologie du rire : le rire engage le corps, mais tous les corps ne s’engagent pas, ne doivent pas s’engager également dans le rire. Ici, le rire serait d’autant plus franc que l’on descendrait dans l’échelle sociale, en montant les étages d’un immeuble parisien du XIX^e siècle, à une époque où le centre de Paris était encore populaire, et où la différenciation sociale se jouait le long des rampes d’escalier. Historicité du rire, aussi : aujourd’hui, on ne lit plus Paul de Kock. Non qu’il ne nous fasse plus rire, si nous le lisons : il y a suffisamment d’éléments de comique, – culbutes, malentendus et quiproquos –, ou encore de personnages à marottes, pour sourire, voire rigoler pour de bon. Mais, enfin, dirions-nous, ce rire-là est « daté ».

Alain Vaillant aborde dans *La Civilisation du rire* toutes les facettes du rire : il ne s’agit donc pas d’un livre sur le comique, sur les procédés qui font rire, mais bien sur le rire lui-même, ce propre de l’homme qui interroge l’anthropologie, la psychologie, la psychanalyse,

mais aussi la philosophie, la linguistique, l'histoire, la sociologie et les études littéraires. Alain Vaillant a brassé large et mène son lecteur dans une vaste exploration des territoires du rire, de la physiologie du rire à ses déclinaisons culturelles les plus contemporaines, de la littérature au cinéma en passant par le théâtre, la télévision et la bande-dessinée. La « civilisation » est donc entendue dans son sens le plus étendu, « comme le processus d'évolution des sociétés humaines et comme l'ensemble des formes culturelles par lesquelles il se traduit » (p. 126). Barbare, régressif, agressif, inquiétant, transgressif, onirique, libérateur, comment comprendre ce phénomène qui vous prend au ventre, parfois irrésistiblement, devant une situation incongrue ou à l'écoute d'une bonne blague ?

Freud contre Bergson

Alain Vaillant nous ouvre la bibliothèque des théories du rire et fait ses choix : ce sera Freud, plutôt que Bergson, dont l'essai *Le Rire* (1899) repose « sur une conception du rire qui est fautive dans son principe » (p. 49). Deux éléments de l'analyse de Bergson semblent particulièrement erronés : la célèbre formule, à propos du comique – « du mécanique plaqué sur du vivant » – et l'idée selon laquelle le comique concerne l'intelligence « pure » et exige « quelque chose comme une anesthésie momentanée du cœur ». Anesthésie du cœur ? Mais le rire est émotionnel, empathique parfois. Mécanique du comique ? Bergson vise bien plus la corporéité, la matérialité du vivant, que la mécanique sociale. D'ailleurs, note Alain Vaillant, de quoi rit-on dans *Les Temps modernes* de Chaplin ? Non pas de la chaîne de montage mais de son dérèglement et de la confusion qui s'ensuit.

Mieux que *Le Rire* de Bergson, c'est l'essai de Freud *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905) qui donne de bonnes clés d'analyse – on note au passage, avec Alain Vaillant, combien, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, le rire fut l'objet de toutes les attentions des sciences du psychisme, au moment même où triomphe le théâtre de boulevard. De l'analyse de Freud, Alain Vaillant retient la fonction libératrice des forces refoulées de l'inconscient et plus largement la décompression, le relâchement, le désamorçage permis par le rire. C'est le rire de l'enfant qui joue avec la langue, délire, se libère des interdits. Alain Vaillant consacre d'ailleurs de lumineuses pages à la littérature enfantine, et en particulier aux albums de Claude Ponti, infatigable inventeur de mots d'enfants, ou plutôt de mots pour enfants (le méchant Grabamor Crabamor, le joyeux éclapatoillage pâtissier dans des montagnes de farine, etc.).

Un rire pluriel

Il s'agit donc d'abord de dégager des principes : le premier tient au rapport entre le rire et la situation de danger. Nous flirtons sans cesse avec la peur : le rire vient quand nous parvenons à regarder ce qui nous menace comme un spectacle sans danger.

Le rire jaillit parce que je me représente le monde et que je prends conscience de cette représentation du monde effectuée par mon regard. (p. 34)

On retrouve ici la fonction de désamorçage déjà évoquée. Alain Vaillant distingue alors la dimension de représentation du rire (que l'on retrouve au théâtre) et celle de communication : le rire implique des partenaires (même virtuels), il se propage, et s'amplifie dans cette propagation (c'est la fonction des rires enregistrés dans les shows comiques) ; c'est là qu'il peut d'ailleurs devenir agressif, stigmatisant, hostile.

Le livre navigue ensuite entre les différentes dimensions du rire, exposant avec une grande clarté pédagogique ses mécanismes (l'incongruité, l'amplification ou expansion – où l'on retrouve les bons vieux comiques de situation et de répétition) et ses facettes : rires communautaires et agressifs d'un côté, rires de connivence, rires du mystificateur, humour pince-sans-rire, ironie, rires merveilleux, rires oniriques, rires du non-sens (chez Lewis Carroll), rires du génie et de l'artiste (Baudelaire, qui fut aussi le théoricien *De l'essence du rire* en 1855 ; Hugo dans *L'Homme qui rit*). Le spécialiste de la littérature du XIX^e siècle qu'est Alain Vaillant nous donne là ses pages les plus éclairantes : en révélant la passion de Baudelaire pour le rire¹, le « comique absolu (...) [qui] libère l'imagination, rend l'esprit accessible, avec une intensité extraordinaire, à toutes les émotions sensibles » (p. 71) ; en revenant au sens du grotesque et de la fantaisie chez Victor Hugo ; en s'arrêtant sur « l'ironie tristement jubilatoire » de Flaubert, quand « tout ce qui apparaît le plus sérieux dans la vie normale », sentiments ou engagements sincères en premier lieu, se trouve jugé du point de vue « de la blague supérieure » (p. 178).

Des principes, on en vient ainsi à une histoire culturelle et littéraire du rire, à laquelle Alain Vaillant avait déjà consacré de nombreux travaux, qui se trouvent ici synthétisés et systématisés². De Rabelais aux humoristes contemporains, en passant par la police du rire au XVII^e siècle, la satire politique, la bande dessinée et l'art contemporain, Alain Vaillant brasse large, peut-être trop large pour ne pas perdre parfois en intensité analytique. Ses pages les plus convaincantes concernent à nouveau cette culture du rire dans laquelle ont baigné ses auteurs de prédilection, le rire de la grande ville du XIX^e siècle, où tout devient spectacle, où l'on s'amuse de tout et de rien.

¹ Auquel Alain Vaillant a déjà consacré plusieurs travaux, dont *Baudelaire poète comique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

² Outre son livre sur Baudelaire : *Le Veau de Flaubert*, Paris, Hermann, 2013, ainsi que deux ouvrages collectifs *L'Esthétique du rire* (Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2012) et *Le Rire moderne*, avec Roselyne de Villeneuve, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2013.

Une fonction libératrice ?

Cette ironie souriante, cet esprit de blague, léger et gouailleur, connus dans le monde entier comme les marques d'un certain « esprit français », Alain Vaillant en suggère aussi la face sombre : une certaine incapacité à s'engager, un mépris stérile de l'autre. Le rire a ses politiques, qui ne sont pas toutes du côté de l'émancipation. Le dernier chapitre explore ainsi les territoires et les limites du « rire démocratique », quand la satire n'est plus une arme de guerre contre les autorités. C'est l'ironie et l'humour, alors, qui prennent le relais, – cet humour si difficile à définir (par définition...), fait d'extravagance et de flegme, de lucidité et d'émotion, de distance et de déraison. Humour communautaire, qui rit avec et qui rit contre, qui joue avec la stigmatisation, – quand il ne la produit pas : encore une affaire de limites.

Avec le rire démocratique, on touche aux industries culturelles et à la mondialisation d'un certain « rire américain », empathique et ludique. Et le spécialiste de la presse qu'est aussi Alain Vaillant achève son parcours en analysant les ressorts médiatiques du rire contemporain, dont « la forme matricielle... est la parodie » (p. 307). On revient aux intuitions initiales du livre, car la parodie transforme toute réalité, fût-ce la plus inquiétante ou la moins désirable, en spectacle, tout en valorisant le média lui-même, qui devient souvent sa propre cible, ce qu'Alain Vaillant nomme *auto-parodisation*. On sent dans les dernières pages de cet ouvrage si savant pointer un regret : la perte de ces cultures du rire – certaines si subtiles, d'autres si merveilleusement poétiques – face à la mondialisation et à l'industrialisation du rire, qui entraîneraient à la fois une simplification et une uniformisation des procédés comiques. Mais ce regret est aussi une prise de position politique : ce rire mondialisé est le rire de notre monde libéral, où tout se spectacularise dans la représentation médiatique, où l'humour sert à désamorcer les conflits (« le rire est le lubrifiant de l'interaction sociale et de la liberté réglementée », p. 319) et donc à contrôler les émotions collectives. Alain Vaillant en vient à pointer le « totalitarisme *soft* du rire, très insidieux » (p. 320), et dépourvu de toute réelle charge critique. Et c'est ici que ce parcours mené tambour battant à tous les étages et à toutes les époques du rire, s'affirme comme geste politique : « redonner au rire sa vraie mission anthropologique, qui est de mettre le réel à distance. Mais pour mieux le voir. » (p. 320).

Publié dans *laviedesidees.fr*, le 8 décembre 2017.